

Mars 2007

20/21

Les Cahiers de la recherche  
architecturale et urbaine

# L'espace anthropologique



num 9 Éditions du patrimoine

Architecte, **Piero Zanini** travaille au croisement de l'architecture, de l'anthropologie et de la géographie. Il est professeur à contrat de géographie politique et économique à l'université de sociologie de Trento (Italie) et chercheur associé au Laboratoire Architecture/Anthropologie. Il a publié deux essais aux éditions Bruno Mondadori : sur le concept de frontière comme enjeu spatial, *Il significato del confine* (1997) ; sur les détroits de mer en tant que zones de contact singulières entre cultures et mondes différents, *Lo stretto indispensabile*, 2004 (avec F. La Cecla). Il a réalisé une recherche par images sur la télévision dans le monde, *Light from the Box*, Motta Editore, 2005 (avec F. La Cecla et S. Savona).

Il travaille actuellement sur le paysage contemporain des Alpes, sur le plan documentaire – avec un film élaboré avec Armin Linke et Renato Rinaldi, *Alpi*, 2005 – et sur le plan théorique avec le laboratoire Architecture-anthropologie, dans le cadre d'une recherche sur les « Paysages imaginés et paysages construits. En quête d'un imaginaire contemporain des Alpes ».

Architecte, socio-anthropologue, **Philippe Bonnin** est directeur de recherches au CNRS et directeur de l'UMR AUS (Architectures, urbanismes, sociétés). Il anime le réseau de recherche franco-japonais JAPARCHI. Il travaille sur l'architecture des limites, des dispositifs et rituels des seuils, sur l'évolution de l'habitation et de l'architecture rurale, sur l'inscription du temps dans l'architecture populaire (une comparaison France/Japon, avec l'université du Hokkaido), sur l'esthétique ordinaire de la ville, sur l'usage de l'image dans l'analyse des espaces habités.

# L comme Limite

PIERO ZANINI  
PHILIPPE BONNIN

*Good fences make good neighbours.\**

Une étymologie ? Alors il y en aurait une différente dans chaque langue, comme il y aurait une limite différente dans chaque culture spatiale – ce qui se peut – et pourtant, s'il est un concept spatial universel, c'est bien celui de la limite.

Selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, le mot a été emprunté au latin *limes*, *limitis* : chemin bordant un domaine, sentier entre deux champs. Avec ce sens premier très concret, c'est bien l'action de délimiter, en traçant un sillon de charrue dans l'étendue informe et inhabitée, et en versant la terre retournée par le soc vers l'intérieur, qui est désignée, plus que l'idée de confins, d'un aboutissement, d'une finitude ou d'un bornage. C'est donc par un acte volontaire, de caractère rituel et sacré, mais simultanément très concret, qu'est instaurée et construite la limite, depuis l'intérieur, comme un chemin de ronde qui est parcouru, un « tour du propriétaire » sur son territoire.

Cela ferait-il de l'espace une substance sécable ? Dans les écoles d'architecture est entretenue cette idée, peut-être nécessaire à l'apprentissage, à la perception de l'espace comme d'une substance

\* Proverbe anglo-américain

en soi, d'une matière fictive mais sécable, malléable, à l'égal du bloc de terre glaise que le couteau vient installer dans la maquette, et trancher pour le dimensionner, de l'extérieur. Il se glisserait là un possible contresens, qui empêcherait ensuite de comprendre pleinement en quoi consiste la limite.

En effet, par cette action humaine volontaire, la délimitation transforme la simple étendue en un espace habitable. De l'étendue infinie est ôtée une parcelle finie où réside le sujet, un *ici*, un *chez*. Établir, ériger une limite, c'est sortir d'un état indéfini, c'est extraire quelque chose pour conférer une dimension, voire une mesure (le *nomos*) et imprimer une qualité. C'est créer une rupture dans un continuum. Et tout d'abord ôter ce caractère d'infini ouvert à tous vents et à tous, à tous les possibles et à tous les périls, pour se retirer dans une rassurante finitude. La limite première définit d'abord un attachement, elle interdit l'accès, sépare et enferme, sécurise.

Mais la limite concrète devient ensuite plus subtile : elle interdit cet accès corporel, ou la vue, ou l'ouïe, ou les variations climatiques naturelles, chacune isolément ou toutes simultanément, voire dans toutes les combinaisons possibles, et dans toutes les natures d'informations dont elles sont porteuses, qui établissent du lien avec l'autre. C'est là toute la grammaire des dispositifs architecturaux, des parois et paravents, des cloisons et claustras, des murs et des murets, des vues et des vitres, des écrans et rideaux, des voiles et voilages, des volets et jalousies, des *moucharabiehs*, *norens* et *sudare*...

La corporéité première de la limite est fondamentale. Dans l'établissement d'une délimitation spatiale, le sujet projette dans l'étendue, à partir de lui, l'espace comme

une extension de soi, comme un prolongement de son corps propre, de son corps en action (la fonction de cet espace), de son corps en émotion (la suavité de cet espace), projection par laquelle il lui donne sens. Il en est ici comme de la création de l'outil dans le schéma qu'en donnait André Leroi-Gourhan : une prolongation des fonctions du corps.

Ce faisant, prolongeant son corps dans l'espace proche – et l'on songe alors au travail sur la *proxémie* des éthologues –, le sujet habitant l'habille d'un nouveau vêtement protecteur. C'est lorsqu'il entre dans cet espace, franchissant la limite vers l'intérieur, qu'il ôte ses vêtements civils ; c'est quand il sort et quitte la protection de la limite qu'il remet un vêtement, une seconde peau, à la fois protection et nouvelle apparence, *culturalisée*, en remplacement de ce que lui offrait la limite.

Délimiter, c'est donc aussi simultanément créer un lieu, établir une position (et donc faire un choix), localiser une place séparée pour un sujet agissant, individuel ou collectif, pour une instance de la société et de la pratique, et mettre cette entité – identifiée par ce nouveau territoire – en relation potentielle avec d'autres entités contiguës.

Dans son introduction à l'étude des « pavillonnaires », Henri Lefebvre le disait clairement : l'espace doit toujours être analysé simultanément en termes d'oppositions et de relations, ce qui est moins familier dans nos cultures occidentales qu'en Orient. On a séparé et opposé, dans une série d'oppositions binaires fondamentales, le public et le privé, le masculin et le féminin, la réserve et la consommation, etc. Toutefois, dans chacun de ces couples d'oppositions, un élément suppose l'autre, car leur antinomie et leur articulation font simultanément sens. Mais la mise en relation d'*ici* et de *là*, de *je* et de *tu*,

de nous et d'eux, est désormais potentielle, c'est-à-dire à la fois possible, pensable et identifiable. Elle s'avère non permanente et non obligée, réalisable en temps et en heure voulus et choisis.

Développer et analyser la dimension proprement topologique de la création de la limite est indispensable à la compréhension du principe théorique de son fonctionnement, qui fait l'essentiel du sens de l'espace. Mais comme le sillon du *limes* romain, la limite est un fait concret, muni d'une dimension, d'une matérialité, d'une forme et d'une apparence. Et tous ces aspects viennent surajouter à son sens, pour le révéler, le signifier, le spécifier, le complexifier, voire le contredire parfois avec humour.

Chaque culture développe un rapport spécifique au monde, et s'appuie plus ou moins sur la matérialité pour se signifier à elle-même, et à ses détenteurs, les structures sous-jacentes qu'elle a élaborées. Il en est ainsi de l'architecture des limites: tandis que le Japon traditionnel les construisait fines et légères, presque symboliques, les cultures de la pierre les voulaient massives et imposantes. Mais l'une comme l'autre seraient vouées à l'échec si la volonté de délimiter n'était d'abord une *cosa mentale*, un fait de culture partagé. La matérialité est pourtant indispensable à l'une comme à l'autre.

La limite concrète a une épaisseur, une dureté, une perméabilité, plus ou moins forte et prononcée, à telle ou telle qualité de l'espace qui parle à nos sens, un éprouvé dont nous avons l'expérience: elle isole de l'accès des autres à toute heure, elle isole du froid et de la pluie, du soleil brûlant, du vacarme de la ville...

En cela, la limite concrète d'un espace s'avère un feuilletage où se superposent nombre de limites simples, parfois

combinées en un seul matériau: la paroi de verre de la Fondation Cartier à Paris interdit l'accès et la pluie, mais laisse s'exercer le pouvoir totalitaire de la « transparence ». À l'inverse, ces limites peuvent être dissociées et explicitées en autant de feuilles spécialisées: les matériaux d'apparence, d'imperméabilité, d'isolation thermique et phonique.

Notons toutefois qu'il n'existe pas, dans la réalité, de limite parfaite pour aucun des gradients de qualités dans lesquels on veut établir une rupture. Il est dans la nature de nos cultures d'affirmer des dichotomies, de séparer pour bien identifier et nommer les choses. Mais le réel demeure *continuum*. L'isolant ne fait que retarder plus ou moins la migration des calories. L'espace privé débord toujours de ses limites et s'écoule sur le voisinage proche en un *halo*, de même que l'espace public pousse ses pions à l'intérieur – la fenêtre me dit ce qu'il en est du temps, l'isolation imparfaite me fait partager l'agitation de la ville – par ses tentacules et ses *projections* (interphone, téléphone, médias). Dans le gradient continu de ces qualités, qui s'ordonne de manière croissante ou décroissante du fait même de l'étendue, de l'éloignement, la limite vient instaurer et veut signifier une rupture nette et franche, une dichotomie plus aisée à penser et partager. À nous de ne pas oublier qu'elle n'est qu'un artifice, et qu'il demeure toujours un peu du *hors* dans l'*ici* et réciproquement.

En outre, la limite concrète est un dispositif à deux faces – qu'incarne le Janus romain –, parfois indissociables dans la matérialité, mais plus souvent bien différenciées par leur texture et leur apparence, un intérieur et un extérieur que l'architecture traite différemment et en opposition, même dans le cas des parois vitrées. De là provient la notion métaphorique de *peau* dans l'architecture contemporaine.

Ce qui importe avant tout, c'est de comprendre qu'au plan topologique ces deux faces sont susceptibles de se dissocier, de s'écarter, pour ménager et révéler l'espace liminaire, cet espace « entre » qui sera fondamental dans la constitution du seuil et des « espaces intermédiaires ». Guarino Guarini en a donné une réalisation remarquable et exemplaire dans l'ancien palais Carignano de Turin (1679), où la sévère façade de brique, droite et lisse, s'incurve en une légère bosse sous le balcon royal, indiquant l'entrée de cet espace si réservé. Intérieurement, un mouvement symétrique de la paroi interne ménage alors dans le plan comme un œil, traité en un petit espace de plan elliptique, qui est le modèle même de l'*entre*.

Ceci nous rappelle que la limite est indissociablement et simultanément un dispositif de séparation et de lien, une barrière et une charnière, pour cette raison essentielle que séparer *l'ici* du *là*, *l'ici* de *l'ailleurs*, le *je* et le *nous* des *autres*, est bien présupposer et affirmer dans la matérialité de la limite l'existence du *là*, de *l'ailleurs*, de *l'autre*, et sa présence proche, juste de l'autre côté de la limite, dès qu'elle est franchie.

Dans les mondes peu denses – et l'on peut penser aussi bien à la forêt Yanoama, à la savane africaine qu'à la France médiévale parsemée de rares villages, éloignés les uns des autres dans une étendue sauvage non revendiquée –, les confins demeurent flous et se dissolvent dès la fin des traces d'une exploitation humaine. C'est la « marche » féodale que décrit Arnold van Gennep dans *Les rites de passage*. La délimitation concrète, marquée, édifiée, ne s'impose qu'au plus près du centre et de ce dont il y a à affirmer l'existence par rapport à d'autres existences – la palissade, le rempart collectif qui délimitent

la communauté villageoise, le mur de la maison ou du Tata Somba du Bénin (Tamberma du Togo) qui réunit la communauté familiale.

Mais dans les mondes urbains denses que nous connaissons maintenant, n'existent plus guère d'espaces flous et indécis, de *saltus* (la couronne la plus éloignée et sauvage du finage villageois, i.e. : qui est fait pour la forêt, qui est à l'état de nature), inappropriés par aucun groupe, espaces de marche ou de marge. Tout espace y est déjà donné comme délimité, ne serait-ce que par la ligne abstraite et théorique de la limite cadastrale de la parcelle. Ce faisant, le rituel fondateur de la délimitation ne s'opère plus, et la signification de cette action s'estompée, chaque jour plus difficile à percevoir, se déplace dans les apprentissages que nous faisons du système spatial de nos cultures.

L'*autre* est là, immédiatement derrière la limite qui m'en protège et me met en relation avec lui. Mais cet *autre* n'est pas toujours, pas encore, membre d'un *nous* que je partagerais avec lui, que je partagerais dans la solidarité d'une communauté : ces mondes élargis, ces nations multi-régionales aux dialectes et patois divers, ces métropoles internationales au milieu de leur empire colonial, ces mégalo-poles globalisées me présentent un *autre*, inconnu et qui m'inquiète, pour peu que ma *position*, ma *place* ne soient pas assurées. Alors j'aurai tendance à réclamer une limite renforcée, durcie, un *blindage* de la limite, perdant toutes les subtilités de la relation à l'*autre* que m'offrirait la panoplie des dispositifs architecturaux.

Il faut prendre soin des subtilités de la limite, entretenir celles que l'on se donne, celles que l'on donne au monde.

#### QUELQUES REPÈRES

- Philippe Bonnin, « Dispositifs et rituels du seuil : une topologie sociale. Détour japonais », *Communications*, n° 70, « Seuil, passages », mai 2000, pp. 65-92 ; « L'immeuble parisien et sa loge : seuils et rituels des espaces d'articulation », *Cahiers d'ethnologie de la France*, n° 21, Éditions de la MSH, janvier 2005, pp. 231-254.
- Franco La Cecla et Piero Zanini, *Lo stretto indispensabile ; storie e geografie di un tratto di mare limitato*, Milan, Bruno Mondadori, 2004.
- André Leroi-Gourhan, *L'homme et la matière. I : Évolution et techniques ; II : Milieu et techniques*, Paris, Albin Michel, 1971 et 1973 [1943-1945].
- Arnold van Gennep, *Les rites de passage*, Paris, A. et J. Picard, 1981 [1909].
- Piero Zanini, *Significati del confine ; i limiti naturali, storici, mentali*, Milan, Bruno Mondadori, 1997.